

...et si nous retournions en Oranie !

En route vers Marnia

Les sites et lieux que nous allons parcourir, où nous ferons halte de temps à autre, ont déjà fait l'objet, il y a quelques années, d'une évocation souvent rapide, succincte, globale si on peut dire. Ce que j'ai alors écrit sera sans doute, sur certains points, une redite que le lecteur voudra bien me pardonner, que d'autres lecteurs, alors non abonnés à notre Echo, seront heureux d'y trouver l'occasion d'en rajouter, d'éveiller un peu plus certains souvenirs, les uns et les autres de conter autour d'eux quelques autres pages de l'histoire du pays perdu.

Il n'y a pas que *des cailloux et des chagrins sur toutes les routes, et s'il y a heureusement des filles sur tous les chemins*, que nous chantions à 20 ans, sous la chéchia, il faut y ajouter des anecdotes, des histoires amusantes, des gestes curieux, des rencontres qui ont engendré des faits ou actes dont le souvenir reste tenace. C'est à propos de la halte de Marnia qu'il en sera question, au fur et à mesure qu'ils frapperont à la porte de ma mémoire.

Ah ! que n'ai-je la verve et l'esprit que possédaient ceux qui, en d'autres temps, ont vécu à Tlemcen et aimé, comme Prosper Ricard, cette perle du Maghreb dont l'histoire est fabuleuse. Il y a à peine 60 ans, en 1924, les éditions Hachette publiaient sous la signature de cet auteur "*Les Merveilles de l'autre France*" titre vraiment évocateur, empreint d'une poésie que je ne saurais traduire, faute de n'être monté au Parnasse, ou plutôt de n'avoir pu l'atteindre. "*Il n'est pas*

un endroit des environs de Tlemcen qui n'ait sa poésie ! Des sentiers bordés de rosiers, de sureaux, de figuiers, d'ormes séculaires qu'enlacent des plantes grimpantes, conduisent dans toutes les directions. Il forment un réseau enchevêtré que traverse un autre réseau de séguias abreuvant jardins et vergers. Même en hiver, lorsque règnent neige et frimas, la nature reste accueillante : elle ne fait que changer de livrée."

... Mais il me faut mettre, momentanément, un terme à ce rêve éveillé qui m'habite depuis que mon esprit évolue à travers toute cette belle région qui doit beaucoup aussi au génie français sur le plan matériel comme sur le plan intellectuel, car il est prouvé que l'enseignement, en particulier, a beaucoup apporté à ce pays. Je crois que le cartésianisme, la philosophie musulmane d'Avicenne même celle de Ibn Roschd, la propagation de la foi du vénéré saint parmi les saints que fut Sidi Bou Medine, ont accru ça et là un certain rayonnement spirituel qui a fait de Tlemcen un cas, un phare éclectique. Mais trêve de philosophie, et quittons Turenne, avec dans les oreilles la célèbre marche entendue lors de la publication du n° 168 de l'Echo de septembre-octobre de l'an dernier. "A ce stade, dit Prosper Ricard, l'Algérie cesse de sourire et prend un visage sauvage qu'elle garde jusqu'aux confins du Maroc ..." Mais voici Marnia, ancienne avant-garde en face du vieux pays anarchique que fut le Maroc moderne d'aujourd'hui et dont l'héritier de l'œuvre grandiose de la France n'en gardera jamais la reconnaissance, même celle du ventre. Que de flots de sang français, musulman, étranger versés pour en faire un empire qui aurait pu être moderne dans tous les sens et plus productif si la France y avait pu rester ! ... En protectrice s'entend.

Marnia, "patrie d'un chien célèbre" dirais-je, s'il s'agissait de celui de Montargis. Disons ... patrie d'un kelb, comme cela se dit présentement, publiquement, d'Oujda à Tunis, et singulièrement ici, dans l'Hexagone, depuis sa fuite en Suisse. fuite organisée pour ne pas avoir à la mettre en état d'arrestation pour cause de trafic d'armes et sans doute d'or.

Marnia. En marge de la grand-place rectangulaire, unique en Oranie, et d'un très vaste bâtiment administratif, fort apprécié lors de la réforme de 1956 qui en fit une sous-préfecture, il existait, à l'heure où j'en foulais le sol pour la première fois, en 1925, un café-hôtel-restaurant. Derrière cet établissement, proche de la route conduisant à Nédroma et Nemours, un portail en fer datant du siècle dernier, de l'époque où le train d'Oran s'arrêtait obligatoirement à Turenne, alors point terminus, la patache prenant la suite et se garant dans l'hôtel en empruntant le portail en question. Ce portail massif, j'ai voulu le connaître et c'est sous l'uniforme de la grande tenue d'apparat, serouel bleu ciel et boléro brodé de parements jonquille, que je l'ai franchi après m'être recueilli quelques instants devant deux initiales en relief, celles de notre République, les miennes. Celles du grand-père paternel qui, après sa mise à la retraite, exploita plus d'une décennie l'Hôtel de France, situé à quelques mètres de la Redoute d'où étaient partis, peu après le début du siècle, des zouaves, tirailleurs, marsouins et légionnaires, tombés par la suite pour la gloire et la richesse d'un trône, d'où l'on nous cracha au visage à maintes reprises.

En effet, je n'ai pas oublié le martyrologue du Capitaine Moureaux, affreusement mutilé et "*promené sur un âne*" à travers le Sud du pays, sous les insultes et les jets de pierres. Peut-on encore aujourd'hui, chez ceux qui *firent le Maroc*, avoir oublié les massacres de Casablanca, ceux d'Oued Zem ? Peut-on avoir oublié le *second Oued Zem* d'octobre 1956, je veux dire les assassinats des hommes et des femmes tous Français, dans des conditions horribles, ignobles ? *Passants lynchés à mort, automobilistes brûlés dans leurs voitures à Meknès, (comme les Kyricos à Oran, à l'angle de la rue Dutertre et du boulevard Doumer), colons assaillis dans leur ferme et massacrés ?*

Alors que des hommes politiques marocains ne cessaient, depuis plusieurs jours, de réclamer le départ des troupes françaises ? Alors qu'à l'autre aile de l'Algérie, en Tunisie, à Sfax par exemple, l'Union Générale des Travailleurs, d'obédience marxiste, décidait que le 1^{er} novembre 1956 serait "*la Journée de l'Algérie*", pour commémorer notre tragique Toussaint de 1954, et que le journal Al Amal publiait que *la Tunisie et le Maroc feront ce que le devoir sacré et l'intérêt évident leur imposent.*

Non, ce n'est pas la passion qui me fait diverger de mon dessein premier, à savoir cette autre promenade à travers le pays perdu, mais le souvenir d'un passé qu'il importe de rappeler à tous les exilés, que cette Afrique du Nord inculte et sauvage est devenue une grandiose entité grâce au sacrifice et au labeur des pionniers et de leurs successeurs. Il est des choses, des faits, des événements, des actes, une œuvre unique dans notre Histoire, qu'on ne peut oublier, et c'est pour cela, alors que le drapeau des assassins flotte sur les Champs-Élysées, tandis que j'égrène le chapelet de mes souvenirs et que je prie pour nos martyrs, que je ne tournerai pas la page, comme on nous y invite de partout. Embrassez-vous Folleville ?

Non, Cambronne !!!

Marnia

Le train vient de franchir un pont sur l'Oued Tafna, cette importante rivière dont la source est proche de Sebdo, bled cher à un ami musulman vivant en France, mais très souvent, comme votre serviteur penché sur son passé, Sebdo, chef-lieu si on peut dire, d'une vaste étendue pastorale au Sud de Tlemcen, important centre d'élevage ovin situé, lui au Nord de la zone alfatière d'El-Aricha. Cette Tafna que j'ai survolée un jour, grâce à l'amitié qui me liait au Colonel Paolacci, de la base arérienne de La Sénia, source vive du célèbre barrage qui devait, en 1950, alimenter en eau douce Oran, après une longue interruption des travaux du fait de la guerre. En raison de la proche frontière d'avec le Maroc, où régnait la plus complète anarchie, Marnia a longtemps fait partie du groupe des *Communes militaires* et ce jusqu'en 1922, année à laquelle elle devint le siège d'une commune mixte fort étendue. Au début de la conquête, elle était un *Cercle* comprenant de nombreuses tribus et douars disséminés tous

azimuts autour de ce Cercle : les Zaher, Soualial, Le Kef, Aïn-Tolba, Béni-Badhel, Ghar-Rouban, Bab-El-Assa (qui rappelle une défense héroïque des tirailleurs, face aux pillards de l'autre côté de la frontière), les Achachas, Sebabna, où ont été massacrés des réservistes oranais, les premiers tombés pour l'Algérie, victimes des fellouzes, Tounane et j'en passe. Dans cette immense région d'aspects différents dus à la nature, des sites, après les officiers des affaires indigènes chargés de son administration à l'heure de la conquête, les administrateurs des services civils poursuivirent leur tâche et y accomplirent, il ne faut cesser de le proclamer, une œuvre à citer en exemple, de longue haleine, certes, mais qui a contribué à une forte amélioration de la condition humaine de l'autochtone.

Sur un autre plan, autour de Marnia, du côté de Sidi Zaher, les mines de Maazis, d'Aïn-Tolba, celles dites de Masser, et plus au Sud, la plus importante, celle de Ghar-Rouban, que j'ai connue, toute proche de la frontière, ont permis aussi aux populations environnantes d'améliorer leur condition. Mais toutes furent abandonnées au cours et à la fin des années 30, un peu en raison des moyens et des coûts des transports, mais aussi de leur rentabilité en baisse. C'est ce que me confirma en 1963, un ingénieur de l'endroit, rencontré par hasard à Cannes.

Marnia fut érigé en Commune de Plein Exercice peu avant le conflit de 39/45. A ce propos, pour informer convenablement un certain nombre de nos lecteurs sur le régime des communes mixtes et la suite logique de leur avenir, surtout ceux qui n'ont pas habité le bled, de citer ce qu'en a dit celui qui en fut un administrateur véritable dictionnaire des affaires administratives, Albert Valleur, préfet honoraire, après avoir été maire de Tlemcen, conseiller général et député à l'Assemblée algérienne. *"En application de la politique traditionnelle française de l'assimilation de l'Algérie à la métropole dans les domaines politique et administratif, les territoires militaires firent progressivement place, au fur et à mesure de l'évolution de la population indigène dans la voie du progrès à la commune mixte administrée par un administrateur civil, fonctionnaire de l'Etat, et dotée d'un régime mixte, d'où son nom, régime fait de libéralisme et d'autorité, puis à la Commune de Plein Exercice."* Cette réforme était effective dès 1956, un siècle seulement, administrativement parlant et après les trois conflits c. 23370, 1914 et 1939. Un siècle au cours duquel, sur le plan du bien être, l'évolution de l'autochtone était devenue une réalité. Nul régime, même et surtout l'U.R.S.S., l'Egypte et Cuba, pour ne citer que ces pays, ne peut prétendre avoir mieux fait que ce colonialisme qu'on nous a par trop jeté à la face, singulièrement en France, à gauche comme chez les démocrates dits chrétiens. La révolte qui se poursuivait depuis 1954 ne pouvait s'expliquer que par une sorte de nationalisme minoritaire, encouragé surtout par l'Egypte, creuset d'une agitation où se mêlaient, à l'annonce des découvertes de notre Sahara, d'une part le capitalisme américain, riche des enseignements acquis au cours de l'occupation de l'Algérie de 1942 à la fin du conflit mondial, cet autre capitalisme affairiste d'un groupe d'hommes du monde industriel et politique de l'Italie, que Soustelle en son temps dénonça et fustigea publiquement, d'autre part les agitateurs nationalistes marocains et du Destour tunisien, enfin l'U.R.S.S. qui voyait là l'occasion unique, sans faire la guerre, selon son habitude politique fondée sur sa force menaçante, de pénétrer sans coup férir dans cette mer, fermée pour elle, qu'était notre Méditerranée.

* * *

Au lendemain de la fin de la guerre du Rif, c'est une petite cité d'une population peu importante par rapport à son étendue pourtant fort vaste, mais devenue plus active, plus vivante qu'avant ce conflit, comportant une majorité d'habitants de confession musulmane, et d'israélites du fait de la proximité du Maroc, presque tous commençaient. Elle est constituée de deux grandes avenues parallèles, séparées par une allée piétonne de même longueur, où existe un monument d'une belle envergure, élevé à la gloire de l'Armée d'Afrique et des disparus de la prétendue *der des der*. De part et d'autre de

ces avenues, de petites mais larges artères latérales aux habitations à rez-de-chaussée, couvertes en terrasse pour la plupart, donnant à l'ensemble vu du ciel, un plan rectangulaire fait de figures géométriques, comme si on l'avait mesurée au cordeau, et j'avoue n'en pas connaître d'exemple en Algérie, sauf peut-être au spectacle des ruines des cités romaines du Constantinois. En somme, un genre de bourgade, une halte à la croisée de quelques chemins en direction du Maroc, de Nemours, de la vallée du Khémis, de la Méditerranée, vers Port Say en particulier, qui fait partie de l'ensemble, une collectivité vivante par la présence d'un bataillon de tirailleurs quasi au complet, d'un service des Douanes d'une certaine importance, de celui de Eaux et Forêts, pour tout dire, comme me l'écrivait alors un libéré du bataillon, *"une petite ville de garnison peu intéressante pour les militaires célibataires..."*

De passage en 1950, dans l'attente au poste-frontière d'un haut fonctionnaire de l'ambassade des Etats-Unis à Paris, venu se rendre compte, avant de se rendre à la Foire d'Oran, de la structure du barrage des Béni-Badhel, sur lequel la presse scientifique américaine s'était étendue, photos à l'appui, au sujet de son large déversoir en bacs de canard, j'avais été surpris, en parcourant la cité, par une vitalité, une animation peu en rapport avec le spectacle que j'avais connu naguère. Pour moi, hier c'était la nuit, cette fois, un quart de siècle après, c'était la lumière. Une lumière qui ne devait plus par la suite, après un autre déplacement, me surprendre, en raison de sa promotion au rang de sous-préfecture. Œuvre extraordinaire, le terme n'est pas exagéré qui, sans coup férir à vrai dire, permettra à l'Arabie algérienne qu'était devenue cette contrée, de poursuivre, ou d'essayer la tâche de l'Administration française et des habitants. Encore à l'heure présente, les résultats ne sont absolument pas à la mesure des promesses. Se rassembler en traversant la frontière sans danger désormais, jeter à terre ou travestir les monuments, tirer en l'air en gesticulant, prendre la route vêtus *djedid*, pour le défilé à Oran de ce 1^{er} juillet de disgrâce cher à l'Autre, enfin soulagé du fardeau que nous représentions; et, après le pillage, le repos du guerrier, et puis la ripaille et la sieste obligatoire prolongée, puisque les granges, les docks, les dépôts et entrepôts, les caves, les buffets, les frigos étaient pleins à craquer, de quoi subvenir longtemps aux besoins... Etait-ce ça l'Indépendance, comme on dit encore là-bas alors que règne le marasme, frère du backchiche! *"Etait-ce ça cette Indépendance - tant prometteuse! - qui nous fit obligation de traverser la mer, pour aller gagner notre pain en France ou ailleurs!"*...

En dépit des années qui passent, les nouveaux *Sidis* ne sont pas encore tout à fait adoptés. Les scandales, nombreux et pharamineux, dont toute l'Arabie algérienne parle depuis plusieurs mois, plus aujourd'hui qu'hier, n'intéressent pas seulement les anciens soutiens du Frère Colonel défunt, mais aussi les subalternes et autres chaouchs de cet *"ordre ancien"* qu'est le *Backchiche*, fort implanté, extrêmement solide dans le bled, où les prévaricateurs, coiffés d'une fort belle casquette galonnée, dépassent en fourbi les quelques *affaires* qui ont pu être reprochées à seulement un quarteron de caïds. Combien sont nombreux, à Marnia précisément, ceux qui regrettent le Dar El Askri d'hier! Mais il me faut, provisoirement, mettre un terme à ce chapitre. La fois prochaine, dans l'espoir que mon état de santé me le permettra, je raconterai la montée au barrage, dans notre 15 CV Citroën, du représentant U.S.A. du plan Marschal, sa Packard ne pouvant la suivre because les virages, puis la visite de ce même barrage, décidément une *vedette* avec un groupe de journalistes américains conduit par une mégère, pleine de préjugés à notre endroit, qui fut l'objet d'une *mise en boîte* peu commune par un ouvrier musulman, à la grande joie du personnel de service au barrage. Enfin, il sera aussi question de la très belle légende de Lalla Maghnia la Sainte.

(à suivre)

François RIOLAND

